

# La communauté Icogarde de 1905 à 1989

---

## La révolution de la société villageoise



*La villa moderne*

IL N'AURA guère fallu plus d'une cinquantaine d'années pour transformer, de fond en comble, la société icogarde qui avait vécu, pendant des siècles, au rythme lent d'un paisible village de montagne. Cette révolution, qui touche l'ensemble des agglomérations alpestres, fait passer son économie d'une autarcie presque totale à une dépendance complète vis-à-vis du monde extérieur. Elle bouleverse tous les domaines: habitat, nourriture, habillement, métiers. L'automobile remplace le mulet, et le téléphone, les causeries sur la place du village. La langue même n'échappe pas à cette évolution.

## Du mayen à la villa

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la famille possède, en plus de son habitation principale à Icogne, une maison dans les Bas et bien souvent un mayen. C'est que la diversité des cultures, selon l'altitude, exige une «remue» de la population, saison après saison.

Ainsi de mi-décembre à mi-février, les familles sont à Icogne. Le bétail est nourri du foin engrangé durant l'été. On bat le blé, on «gouverne» les bêtes, on effectue divers petits travaux. Si cette période de repos profite aux hommes, les femmes, elles, n'en ont guère le loisir: elles continuent à tenir le ménage tout en s'occupant des enfants et des multiples tâches qui leur incombent.

Entre la mi-février et la mi-avril, la majorité de la population déménage dans les hameaux de Chelin, Flanthey, Vaas, Chermignon-Dessous, Ollon, Ban, Champsabé. On y taille les vergers et les vignes et on les enfume. Le bétail mange le foin qu'on a «fait» durant l'été. Les enfants accompagnent leurs parents dans ces hameaux et y suivent leurs classes.

*Un mayen*



De mi-avril à fin juin, la population rejoint Icogne pour travailler la terre, nettoyer les prairies, planter les pommes de terre, ensemercer le blé. Selon les années, le bétail va déjà à la pâture. Au mois de juin, les familles qui possèdent un mayen y amènent leurs bêtes.

Début juillet, le bétail monte à l'alpage. Jusqu'à la mi-septembre, c'est le temps des arrosages, des foins, des travaux dans les vignes et de la récolte des blés. Puis vient la désalpe. Quelques familles s'arrêtent à nouveau au mayen. En octobre et en novembre, c'est la récolte des champs, des arbres fruitiers et les vendanges.

Entre la mi-novembre et la mi-décembre enfin, la population redescend dans les Bas. Le bétail broute les derniers pâturages, les hommes s'occupent de la vigne et de la cave. Pendant les périodes où le village est déserté par sa population, des gardes sont nommés, qui font la ronde jour et nuit dans les ruelles d'Icogne.

### **L'arrivée du téléphone**

Avec la Première Guerre mondiale, la «modernité» pénètre les foyers d'Icogne. C'est tout d'abord la lumière électrique que l'Assemblée primaire appelle de ses vœux en août 1913, et dont l'installation est effectuée par la Ville de Sion en 1914. Trois ans plus tard, cette même Assemblée primaire, jugeant que le téléphone est devenu nécessaire, décide de doter la commune d'un central téléphonique.

Dès lors, le confort de l'habitat villageois ne va cesser de s'améliorer, ce d'autant plus que pendant l'entre-deux-guerres, la remue tombe peu à peu en désuétude.

Grâce au développement économique de la région, après la guerre de 1939—1945, de nouvelles habitations surgissent de terre un peu partout. Icogne, comme les municipalités avoisinantes, est par conséquent contrainte d'établir un plan d'aménagement des secteurs de zone où la construction est autorisée (village, Vernasses, Essampilles et Plans Mayens).

Un tel développement nécessite de nouvelles infrastructures. Icogne s'est dotée, pendant ces dernières décennies, d'un abattoir et d'un congélateur collectif, d'un secteur de collection des eaux usées avec une station d'épuration au Contour, d'un réseau d'eau potable plus étendu. La municipalité a aussi mis en place l'évacuation des ordures ménagères sur l'usine d'incinération d'Uvrier.

### **Travaux des villes, travaux des champs**

En 1687, Icogne compte cent septante-six habitants.

Le recensement de 1888 en dénombre deux cent vingt-huit. Et en 1905, ils sont deux cent soixante et un à habiter le village. A cette époque, la vaste majorité d'entre eux s'adonnent à l'agriculture.

Moins d'une dizaine ont un métier; quelques-uns gagnent leur vie dans les services (poste, enseignement...)

Malgré l'habileté des hommes qui fabriquent eux-mêmes les outils nécessaires au ménage ou aux travaux des champs (hottes, paniers, râtaux...), malgré le savoir-faire des femmes qui tricotent, cuisent le pain, confectionnent la tomme, le beurre et le sérac, l'économie villageoise exige certaines spécialisations.

Icogne a ainsi eu ses cordonniers qui passaient de ménage en ménage; ses tisserands, dont le dernier, Joseph Kamerzin, était aussi un excellent horloger; ses menuisiers, parmi lesquels les anciens se souviennent encore de deux habiles représentants: Pierre-Louis Duchoud et Jean-Baptiste Kamerzin.

Ce dernier était par ailleurs locataire de la scierie actionnée par l'eau du torrent à Praz Peluchon.

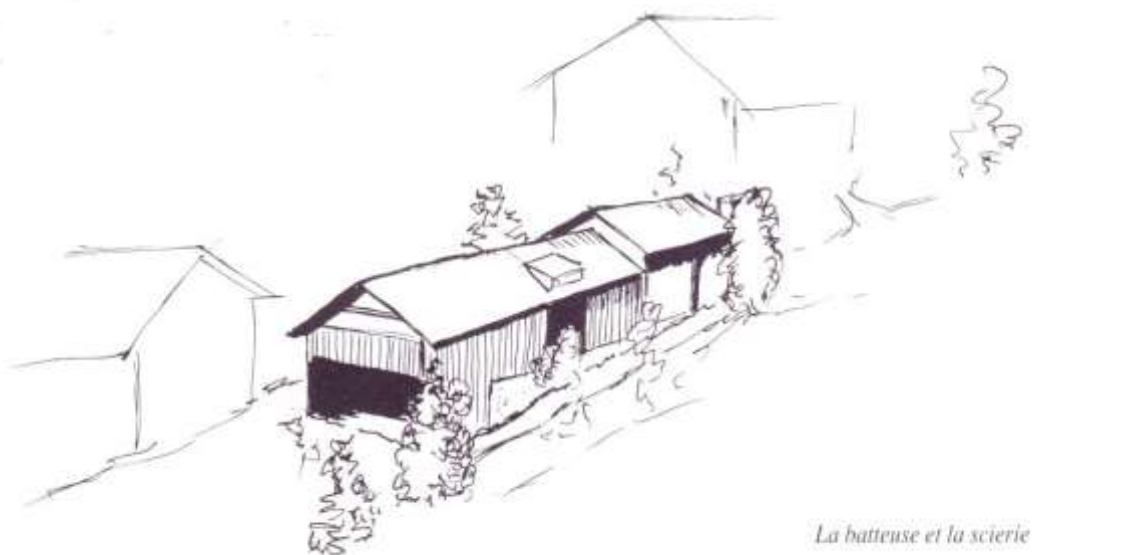
Le premier boulanger de la région vient du canton de Fribourg: Hyacinthe Savoy s'établit à Lens avant la guerre de 1914-1918. Peu après, Jules Praplan construit une véritable boulangerie et s'associe à M. Savoy.

Cette Première Guerre mondiale touche durement la population, car les soldats mobilisés ne reçoivent aucune allocation militaire, à part leur solde. Les années qui suivent sont marquées par le chômage et la mévente des produits agricoles. Les épargnes des banques partent en fumée à cause de prêts consentis à l'Allemagne.

### **Le dépérissement de l'agriculture**

A l'aube de la Seconde Guerre mondiale, les conditions de vie restent précaires. Passablement de villageois louent leurs services à l'extérieur du village, à Montana, aux mines de Grône, à l'usine de Chippis... Entre 1939 et 1945, la population est moins touchée, grâce à la meilleure rétribution des soldats et aux cartes de rationnement.

En 1945, l'agriculture, qui occupait la quasi-totalité de la population au début du siècle, ne fait plus vivre que le 65% des villageois. Par contre les gens qui gagnent leur vie sans cultiver la terre — une dizaine de personnes en 1900 — représentent, à la fin de la guerre, plus du quart de la population.



*La batteuse et la scierie*

La transhumance a vécu, même si l'on continue à soigner les vignes qui représentent une importante source de revenus. La culture des champs est progressivement abandonnée, l'élevage a de moins en moins d'importance. L'artisanat local disparaît. De sérieux coups de boutoir lui avaient déjà été donnés par la mise en place d'une laiterie en 1919 et celle d'une scierie et d'une batteuse-lieuse à blé, en 1940.

L'essor économique de la région, l'ouverture de voies de communication, les possibilités d'embauche dans les secteurs secondaire et tertiaire des environs (Montana, Sion, Sierre, Chippis...) achèvent la transformation des structures socio-économiques du village.

L'agriculture est pratiquement abandonnée, puisque sur une population active de nonante-six personnes, elle en occupait encore vingt-huit en 1970, et que dix ans plus tard, pour cent treize actifs, il n'y a plus que sept personnes qui en vivent à Icogne. C'est, à l'opposé, le secteur tertiaire (services) qui explose littéralement. En 1980, il emploie une majorité d'habitants actifs du village (67).

Quant au secondaire, il est allé dans le sens d'un professionnalisme accru: de petites entreprises se sont constituées, dans la maçonnerie, la peinture, le carrelage, les revêtements de sols, l'électricité, les transports, la scierie, la charpente, la menuiserie, l'ébénisterie... Ce secteur occupait, en 1980, trente-neuf des quatre cent six habitants du village.

### **De la nourriture et de l'habillement**

La révolution qui transforme l'économie du village depuis le début du siècle affecte profondément les us et coutumes des Icognards. Dans les domaines de l'habillement et de la nourriture, les habitants passent, pendant cette période, d'une autosatisfaction de leurs besoins à une dépendance totale vis-à-vis des commerces environnants.

### **L'industrialisation du pain**

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les familles du village vivent principalement des produits de l'élevage qui leur fournit lait, fromage, viande, œufs. Les champs d'orge et de froment leur procurent la farine; les pommes de terre, les fèves et les haricots complètent leur alimentation. La vigne assure l'approvisionnement en «piquette» et en vin qui est parfois négocié.

Aucun document ne mentionne la fabrication de pain, mais il est fort probable que chacun le fait à partir de la farine des Moulins de la Lienne. Deux fours banals existent à Icogne à l'époque, l'un vers l'ancienne poste, l'autre au fond du village. Ils permettent la cuisson du pain comme le séchage des fruits.

Au début du siècle, Emile Emery installe un four à pain au lieu-dit Le Moulin, dans le bâtiment qui abritait un foulon alimenté par le Grand Bisse. Depuis lors, à tour de rôle, chaque ménage fait, pétrir et cuire son pain chez M. Emery. Puis viennent les boulangers professionnels qui s'installent à Lens...

Pendant l'entre-deux-guerres, avec la disparition de l'agriculture, les Icognards achètent de plus en plus leurs aliments dans les magasins ouverts à Icogne et dans les villages des environs. Le développement économique et l'explosion des moyens de transport de l'après-guerre font bientôt oublier les durs labeurs des champs. Les Icognards deviennent les clients réguliers des magasins et surtout des grandes surfaces qui se sont multipliées en plaine et sur le Haut—Plateau. Il faut dire que leurs habitudes alimentaires ont bien changé: là où alors il n'y avait que soupe de farine grillée, il y a maintenant les cocktails de crevettes, et les kiwis ont remplacé, depuis belle lurette, les trop communes reines-claude.

### **Du chanvre au prêt—à-porter**

L'habillement suit, dans les grandes lignes, l'évolution des habitudes alimentaires. Jusqu'à la Première

*Marie Duchoud, une des doyennes d'Icogne*



Guerre mondiale, on se débrouille avec ce que l'on possède: le cuir que le tanneur confectionne après les boucheries avec la peau des bêtes, la laine et le chanvre.

Ce dernier est alors largement cultivé dans la région. Il est trempé, à maturité, pour isoler les fibres textiles. Après séchage, il est broyé en deux temps. Il passe d'abord dans la «bréha», broyeuse de décrassage faite de bois, puis dans la «traca», autre instrument en bois qui affine le premier broyage. Le produit ainsi obtenu finit dans le «téléreu», métier du tisserand.

Quant à la laine des moutons, elle est recueillie «à vif». L'animal est noyé dans un bisse ou un torrent, opération qui vise aussi au nettoyage de la peau. Après la tonte, effectuée à l'aide de grosses cisailles, la laine est cardée, puis filée grâce au «bourgo» (rouet). Le fil ainsi obtenu peut enfin être tricoté.

Ces opérations ne résisteront pas à l'avènement des magasins de village, et encore moins à celui des grandes surfaces commerciales. Entre les deux guerres mondiales, le chanvre tombe en désuétude et les tanneurs disparaissent. Si l'on tricote encore, la laine est de plus en plus achetée dans les commerces.

Depuis la dernière guerre à nos jours, le prêt-à-porter, tout comme le prêt-à-consommer, fait une montée irrésistible. Et désormais, les Icognards n'achètent plus que des produits finis. Rares sont ceux ou celles qui s'amuse encore à effectuer eux-mêmes une petite retouche nécessaire...